



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Camille Lemonnier

Lemonnier, Camille

Bruxelles, 1903

Le Vent dans les Moulins

[urn:nbn:de:hbz:466:1-61155](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-61155)

LE VENT DANS LES MOULINS

—

I

Dries Abeels referme la barrière et passe le petit pont sur le fossé. Il a tiré sa pipe en racine de bruyère ; il enfonce avec le pouce une pincée de tabac. Au bout de quelques pas, il se retourne et regarde les pigeons sur le toit de la maison. C'est doucement un matin léger de mai sur la terre. Un jeune soleil frais bruine du hêtre rouge et met une main de lumière sur l'ombre de la porte. Une fumée bleue monte de la cheminée de la cuisine. "Bon, se dit-il, c'est le mâle qui est sur les œufs." Et cette humble chose le réjouit comme si quelqu'un allait naître dans sa famille : il sait qu'il y a trois œufs dans le nid. Chacun, au village, a ses pigeons ; mais les siens sont de race primée. Ils ont l'air peint du Saint-Esprit quand on les voit, ailes ouvertes, passer sur l'église.

Dries tire fortement sur sa pipe et, son cornouiller entre ses mains derrière le dos, se remet à marcher à pas larges dans le

sentier. Il est râblé et brun ; il porte un bouquet de poils au menton, comme les gens de la grande mer ; il a le dandinement appuyé du paysan. Une fine poussière se lève sous ses talons. Devant lui, les fonds se vaporisent ; les toits sont bleus comme l'œil des bœufs. Le moulin tourne au vent. Avec ses grands bras, il fait signe aux moulins des autres villages que le vent aussi va passer chez eux. Cela amuse Dries.

Le sentier cendré se ride de plis d'ombre violette entre les peupliers. L'eau des petites mares fume. Il y a quinze jours que les varlets ont passé, chantant dans la cour des fermes, un rameau dans les mains. On leur a donné des œufs et un sou. Les cerisiers seulement commençaient de fleurir. Maintenant, c'est le tour des pommiers ; une neige rose poudre les vergers. Les oiseaux viennent à la pointe des branches. Et puis les peupliers au feuillage d'or oblique avec le chemin. La joie de Dries soudain tombe. Derrière la haie, il vient d'apercevoir un toit bas, misérable. L'humble logis a mal à ses jointures comme un laboureur perclus. Il n'y a là, dans l'âtre froid, qu'un vieil homme et une vieille femme comme des choses d'un autre temps.

Dries pousse la porte ; tous les deux le regardent entrer, les yeux de côté, le dos en boule. Ensuite ils ne regardent plus que sa bouche qui va parler, comme le destin. Il hausse les épaules pitoyablement.

— Voilà, vieux père, fait-il, c'est comme je vous dis. La meule a tourné et vous êtes

dessous. Il faudra faire les huit jours de prison.

Une fois, l'autre hiver, la femme était entrée dans les sapinières du château. Le garde l'avait surprise emportant une bourrée de bois mort. On était allé aux juges, qui l'avaient condamnée. Dries, alors, de sa plus belle écriture, avait écrit une supplique au Roi. Le seigneur était resté le plus fort. A présent ils sont là l'un près de l'autre, immobiles, sans rien dire. La vieille pauvrement pelait sa peau avec ses ongles.

Dries souffle dans ses joues, se taisant, lui aussi, un grand froid au cœur. Malgré la porte ouverte, une odeur de suie et de loques moisies sûrit l'air. Il pense au jeune amour avec lequel tous deux autrefois sont venus se mettre là en ménage. Humblement la vieille femme lui appuie un doigt sur la manche. Il lui voit au visage une grimace de vieil animal malheureux. Elle a l'air de rire et pleure sans larmes, intarisablement ; et toute la misère du monde est dans cette peine sèche aux puits vidés. La bouche fendue jusqu'aux oreilles, elle dit :

— Notre cochon aussi est mort.

Elle ne disait que cela, si humblement, et tout de même on sentait que c'était une grande détresse, ce cochon qui ne leur donnerait ni l'oing, ni la couenne, ni les tripes.

— Voilà, dit Dries, il n'y a pas de justice pour les pauvres gens !

Ceux-là, depuis près de soixante ans, avaient labouré et ensemencé la terre selon le commandement divin. Pourant, ils étaient pauvres et nus comme quand ils vinrent au monde. Dries sent gronder son sang libre, tandis qu'à larges pas il remonte vers la chaussée. Il songe aux ancêtres, à sa race qui séculairement souffrit la faim, la dîme, les corvées, paysans obscurs comme le vieil homme et sa femme. Et puis c'est une image de petite vieille qui se lève, au geste tendrement puéril, les mains en croix, un bonnet ruché noir par-dessus des bandeaux plats. Bonne douce maman comme du sucre ! Si le vent n'avait pas fait tourner le moulin, elle ne serait pas maintenant à tremper tranquillement la petite tartine beurrée du matin dans son café.

Son bâton ferraille clair sur les pavés bleus : il longe les dernières maisons du village, sous les grands ormes du bord de la route. Le vent taquine les luzernes ; les fenêtres ont des frissons de rideaux blancs. Trois petites filles vont à l'école en chantant la vieille chanson :

Hei ! c'était dans le mai si gai !

Sa peine se dissipe. Il aspire les odeurs vertes : son moulin a tourné aussi. Quand il passe devant les vitres des petites maisons brillantes comme des miroirs, il voit s'y refléter un jeune homme aux joues pleines. La gouttière dit à la cheminée : "C'est mynheer Dries Abeels, le fils du marchand de lin !"

La forge dans le matin irisé flambe rose. Les étincelles jaillissent jusqu'à la cépée de lilas qui fleurit près de la porte. En panne devant le travail où est bouclé un vieux roncín, stoppe la voiture du messenger, un de ses moyeux fendus. Le ferrant, ses énormes biceps roulant comme des boules à ses bras nus, prend un à un les clous qu'il tient dans la bouche et les enfonce dans le bandage qu'il a forgé pour la roue. Jusqu'au fond des hameaux on l'appelle Goliath à cause de sa force. Dries Abeels aime cet homme rude au cœur franc.

— Mauvais ouvrage, Goliath, dit-il en riant. Vieille roue à vieille charrette, malgré la rabistoque, ne peut aller qu'un petit temps.

L'autre saisit l'analogie : il lève sa tête crépue, retire les clous de sa barbe, et il regarde Dries entre les sourcils, avec son œil borgne, éclaté comme un caïeu.

— Ce n'est pas ce qu'ils pensent là-bas ! dit-il.

D'un mouvement d'épaules, il désigne la cure blanche au bord de la route et un peu plus loin, derrière les touffes en fleur des marronniers, les masses lourdes du château. Dries bourre une pipe et après un temps, le front balancé comme une fronde :

— On fera des roues neuves, Goliath, dit-il. Nous les taillerons en plein cœur de chêne. Il faudra bien ensuite que la charrette roule jusqu'où elle doit aller !

Là-dessus, le forgeron, d'un grand coup enfonce le dernier clou ; et Dries Abeels

est reparti. Il voit revenir de la rivière le vieux petit pêcheur d'anguilles dans sa jaquette olive. Le petit pêcheur lui montra sa pêche et rit sans bruit : il était parti dans sa barque avant le jour. Dans le village, la vie monte, chacun est à son métier. Le tailleur derrière la vitre pique à la machine ; le maçon fait sonner sa truelle ; le menuisier rabote à l'établi ; le boucher, dans sa boutique, repasse sur la meule ses couteaux. Dries prend par le chemin de terre qui file à travers champs vers la rivière.

L'air est léger, humide, tout brillant de petits cristaux ; le ciel, au vent clair, gondole comme une soie ; toute la terre est pavoisée de jeune printemps. Les peupliers agitent leurs petites mains de feuilles et sèment de l'ombre, comme des fleurs bleues pour une procession. Le moulin sur sa butte tourne plus vite. Une fraîcheur musquée s'évente de l'eau entre les iris des berges. Et Dries entend pépier des couvées sous les vieux toits : c'est la classe du matin, les petits font aller leurs becs comme les enfants qui récitent la leçon à l'école.

Dries quelquefois, par-dessus la haie, aperçoit une vieille femme plantant ses pommes de terre ou un vieil homme qui remet une dent à son fourchet. Dans l'étable la vache déjà meugle après la prairie. Des truies pleines grommellent en fouillant du groin sous la porte des soues. Ça et là de vieux petits paysans maigres poussent leur ombre au soleil ; et l'ombre à pas doux

semble les mener vers le cimetière. C'est fini pour eux d'attendre quelque chose de la vie : avec leur crâne en pointe, plus dur que le caillou, ils sont comme un champ où la graine ne peut germer ; ils ne verront pas les jours promis. "Et pourtant le blé monte ! Il sera mûr tout-à-l'heure !" songe Dries en portant ses regards au large.

Un frisson vert rit dans les seigles hauts. Toute la campagne ondule jusqu'à l'horizon, avec des bouquets légers de feuilles, avec des neiges d'aubépines poudrant les haies. Il éprouve une joie grave à se répéter que le blé monte et une autre chose monte aussi, ondule très loin dans les temps. Comme le blé lève et fait son grain, l'Idée jour à jour mûrit pour le bon pain de justice et de vérité.

Dries pousse les barrières, entre dans les petites fermes. Il caresse le chat, il apaise d'un mot ami l'aboi du chien. Les poules en petite troupe galopent devant lui. Le coq s'appelle le coq comme un roi est un roi ; ses femmes s'appellent la Noire, ou la Rouge, ou la Blanche. Dries sait qu'il fait plaisir aux vieilles gens en les appelant par leur nom. Il dit en entrant :

— Le bon Dieu fait tourner le moulin.

Ces âmes simples ne voient là qu'un peu de vent qui souffle. Il y a toujours quelqu'un qui répond :

— S'il plaît à Dieu, le moulin moudra de la belle farine !

Il reprend avec force :

— Et c'est nous qui, avec nos poings, pé-

trirons la pâte. La huche sera pleine, allez ! Il y en aura pour les plus pauvres.

— Oui, voilà ce qu'il faudrait !

Humblement ils s'en remettent à la destinée de ce qu'il leur arrivera de bon ou de mauvais dans la vie. Ils dodelinent de la tête en crachant longuement derrière leur main ; et leurs yeux éteints évitent le regard ferme du franc garçon. Dries Abeels secoue son front volontaire comme un petit taureau piqué par les mouches.

— Le soleil vient après la pluie, dit-il. Mais si vous n'avez pas labouré avec le bœuf, comment voulez-vous que la graine lève ? Dieu envoie le vent répandre au loin la semence ; le reste est l'affaire des hommes.

Il parle comme les vieux almanachs des campagnes, par moralités sentencieuses. Il se sent ainsi plus près de ceux qui rapportent toute chose à la terre. Quand il arrive, la femme ne va plus, comme les premiers jours, regarder du côté de la haie et le vicaire ne l'a pas vu entrer.

— Hé ! Mols, on s'est occupé du garçon. Le lancier aura sa permission, mais la chose n'a pas été sans peine. Piet Baezen heureusement connaissait l'oncle du capitaine qui l'a dit au colonel qui l'a demandé au général.

Cette fois, c'est une des bonnes fermes du pays. La fille se marie dans un mois ; on n'était pas sûr que le frère pourrait assister à la noce. Il faut crier dans l'oreille de l'aïeule, toute raide d'années dans sa ca-

hière près de la fenêtre, que le lancier va revenir. Son grand visage en bois se dérïde. On ne sait pas pourquoi elle a répondu :

— Le plus tôt sera le mieux !

Et elle semble épier, par le chemin, quelqu'un qui doit venir et qui n'est pas le joyeux drille qu'on attend.

Sur le seuil, Dries, le nez en l'air, regarde le maître de la ferme haut perché sur ses jambes, et lui dit comme il a dit aux autres :

— Les blés levaient quand j'ai passé !

Le fermier cligne de l'œil sans répondre : il est de ceux qui veulent savoir d'où le vent souffle avant de lâcher un mot. Chacun ainsi garde son idée.

Le chemin file entre les champs de seigle. Dries cueille un brin vert et le mâche entre ses dents. Il est repris par la beauté heureuse de la terre. Ses yeux sont lavés de claire verdure et de matin frais. Une brise aromale lui vente dans le cœur, le rire limpide de cet air de printemps. Mon Dieu ! les hommes seraient si heureux s'ils savaient se contenter de ce qui fait sa joie, une bonne pipe au soleil, et courir les petits sentiers, dans l'odeur mouillée de la terre ! Un égoïsme délicat lui fait goûter ce bonheur un peu court. Il pense aussi à ses pigeons, aux trois petits qui sont dans l'œuf.

Derrière un buisson d'aunes, près de la mare, une maison ouvre ses volets verts sous l'auvent rouge. La vache pâit dans le verger sous les pommiers fleuris, Une jeu-

ne femme guide les pas trébuchants d'un enfant. Comme elle le tient par le pan de sa chemise, on voit se rider la petite pomme rose de son derrière, chaque fois qu'il met un pied devant l'autre. Autour, de gros boullants blancs picorent des grains d'avoine, s'enlevant d'un léger battement d'ailes et se posant plus loin à mesure que l'enfant tend ses petits bras dodus pour les prendre. Le refrain que les petites filles chantaient tout-à-l'heure sur la route lui repasse alors dans la pensée. A son tour il chante :

Hei ! c'était dans le mai si gai !

Il y a tant de choses pour lui dans cet air d'une petite ronde simplette des Flandres ! Les vieux l'avaient chanté comme la jeune femme, comme toutes les petites filles, en allant à l'école. Avec ses joues rouges sous son bonnet à pois roses, elle a la beauté d'un coquelicot dans sa collerette de pétales. Elle lui jette du bout de ses lèvres désirables les paroles joyeuses :

Là allait un bon Père le long du champ,
Il tenait par la main une petite nonnette.

La folle chanson se dévide comme un fil au rouet. Le bon Père ôtait son capuchon, la folle nonnette se mettait à tourner et puis il la faisait danser comme une petite poupée. C'était du temps où il passait toujours un Père capucin près d'un couvent. Les petites nonnettes venaient regarder par-dessus le mur comme des abricots à un

espalier. "Sa pater!" Et le moulin là-bas faisait un signe; la ronde tournait comme lui dans le vent frais; entre ses rives le rivulet jasant. Tantôt Dries, tantôt la jolie paysanne chantait un couplet. Puis ensemble ils reprenaient le refrain :

Hei! c'était dans le mai si gai!

Entre ses petits poings qui battent le vide, l'enfant froisse du soleil. Le ciel bleuit le lin fin de ses cheveux. Oui, c'était là une douce chose de vie. Et Dries disait : — Tant que la mère Flandre mettra au monde de beaux garçons comme celui-là, elle ne sera pas près de mourir!

La rivière un peu plus loin glisse entre ses rives d'iris et de roseaux, la tranquille Lys aux lisses soies fluides. Il s'assied sur le bord et regarde longtemps l'eau s'amincir entre les berges, au loin. Un rideau d'ormes limite l'horizon; et il ne voit pas tourner la rivière par delà. Cependant elle va comme ses pensées, limpide, égale, reflétant le ciel bleu et rose, les petites feuilles des saules, l'or tremblé des peupliers. Elle glisse lentement de crique en crique, avec des rides de vent, des plissés fins d'étoffe d'argent, jusqu'à la maison où il y a une jeune fille qui s'appelle Mamie. Que pourrait bien faire à cette heure sa Mamie aimée? Il entend battre les talons de ses souliers dans la maison: elle a passé l'eau sur le café, elle tend la nappe sur la petite table près de la fenêtre où, en regardant la rivière, s'assied un vieil homme douce-

ment malade. Il y a là aussi les petites sœurs qui la tirent par sa robe de matin bleue comme la fleur du lin. Dries caresse avec le plat de sa main l'herbe soyeuse comme une chair. Toute sa vie tient dans la pensée que peut-être cette belle Marnie pense à lui. Ils n'ont échangé pourtant aucun serment d'amour. Quelquefois un poisson saute, des bulles crèvent à la surface de l'eau.

La vapeur lentement se déroule : sur l'autre rive les prairies d'émail se lignent de l'ombre transparente des peupliers. L'herbe grasse jour à jour mûrit pour la faim sans trêve du troupeau, comme le blé se dore pour la grande famille humaine. Les houlques et les orpins ont des remous sous le vent léger qui souffle en rond. Dries s'allonge, appuie ses reins à la fraîcheur de la berge sous la souple dentelle d'argent d'un saule. Des filées de soleil glissent d'entre les folioles et lui chatouillent la paupière ; le reflet de l'eau joue à ses mains comme des bagues. Et de nouveau il allume une pipe. Son cœur est gonflé comme la fleur des pommiers, il comprime sa poitrine à deux mains. En tre ses yeux mi-fermés, il passe du ciel tendrement lilas, des branches balancées comme les palmes des Rogations et les petits canards blancs qui, en bande, avec leurs pattes jaunes ramant dans l'eau, raient de larges silhouettes en éventail le courant.

Le moulin, avec l'ombre de ses grands bras à terre, s'arrêtait de tourner.

Sainte Vierge, c'est nous les petits bergers de
[Flandre.

Avant des rois nous avons vu l'étoile.
Pendant mille ans nous avons marché
Avec nos bâtons et un petit morceau de pain,
Et maintenant nous sommes derrière la porte.
S'il vous plaît, montrez-nous notre Seigneur
[Jésus.

Petits bergers de Flandre, doucement ouvrez
[la porte.

Le berceau est fait de trois plumes d'oiseau,
Le berceau est fait avec la misère du monde.
Les rois autour ont dansé en rond,
Saint Joseph avec sa bouche soufflait dans la
[musette
Et le vieux bœuf saluait en jouant du basson.

Sainte Vierge, c'est nous les petits bergers de
[Flandre.

Nos pieds sont tout usés d'avoir marché ;
Nous apportons le petit mouton et le moulin
Avec le petit vent du matin.
Si seulement nous pouvions baiser sa petite
[bouche,
Nous ne sentirions ni le froid ni la faim.

Petits bergers de Flandre, à l'auberge des
[Trois Rois

Les rois sont descendus. Ils ont bu et mangé
Des pannekoekken et du riz au lait.
Sur la table ils ont laissé la moitié d'un pain.
Si l'hôtesse est couchée, frappez au volet :
Dans la chambre en haut dort le valet.

Sainte Vierge, c'est nous les petits bergers de
[Flandre.

A l'auberge des Trois Rois ils ont tout mangé.
Ils n'ont laissé que la misère du monde.
S'il vous plaît, voilà aussi les clous et le mar-
Pour l'enfant s'en faire une petite croix. [teau
Dans mille ans avec l'étoile nous reviendrons.

Petits bergers de Flandre, avec le marteau,
Enfoncez-moi les clous jusque dans le fond du
Je suis toute la douleur des mères. [cœur.
Le petit enfant est né les bras en croix ;
C'est sur la croix qu'un jour il lui faudra mou-
Pour racheter la misère du monde. [rir